

PREMIÈRE TABLE RONDE

J.-Y. Hameline

Quelles questions ou quelles demandes d'explication pouvons-nous nous adresser les uns aux autres ? Quels sont les points importants sur lesquels nous pensons qu'il serait bon de revenir ?

A. Delzant

J'aurais une observation à faire sur la phrase de Louis-Marie Chauvet : « Le sujet Église naît de son objet l'Eucharistie ». Ce qui me fait problème, c'est le rapport de cette phrase au baptême : à se borner à fixer son attention sur la seule eucharistie, ne va-t-on pas lui donner cette tâche d'identification, sans voir que s'il y a identification, s'il y a marque, elle relève plutôt du Baptême que de l'Eucharistie ?

P. Liégé

Je ferais une première remarque : nous avons fait six fois allusion au mot « sacrifice », dans lequel s'est incorporé tout un

vécu eucharistique. Il faut évidemment qu'il ait sa place dans notre théologie de l'Eucharistie.

A. Delzant

Il m'a semblé que, sauf erreur de ma part, ce qui est important dans le discours christologique du P. Duquoc, c'est le Jésus singulier de l'histoire, par exemple, c'est la vie de Jésus, et non pas la vie en général, c'est sa mort et non pas la mort en général. Comment, par quelle procédure, par quelle épistémologie pouvons-nous nous reporter à ce Jésus-là ? Ou encore, quel est ce Jésus dont nous faisons mémoire ? Quel est le rôle de l'histoire : est-ce qu'elle nous dicte notre discours ?

P. Liégé

J'aurais une question à poser au P. Duquoc : j'ai perçu tout l'intérêt qu'il y avait à mettre en valeur, comme vous l'avez fait, les implications reconnaissables dans l'Eucharistie et différentes christologies. Mais je me suis senti pris dans un dilemme, un peu « mis en prison », parce que les deux exemples que vous avez donnés sont des exemples extrêmes et repoussoirs : d'un côté, une christologie tout à fait intemporelle, et de l'autre une christologie historique avancée, révolutionnaire. J'aurais été intéressé par un exemple de christologie moins extrémiste d'un côté et de l'autre et, en particulier, la vôtre. Qu'est-ce que votre christologie, qui ne paraît ni radicale intemporelle, ni historique avancée, pourrait apporter ?

J.-Y. Hameline

Je rejoins tout à fait la question du P. Delzant au P. Duquoc : quel Jésus célébrons-nous, s'il n'y a pas d'autre Jésus que le Jésus pascal, que précisément l'Eucharistie, d'une certaine manière, met en œuvre ?



Le P. Duquoc reprend la question que lui adressait e P. Delzant : Quel Jésus célébrons-nous dans l'Eucharistie, et de quels outils pouvons-nous disposer pour entrer en relation avec ce Jésus ?

C. Duquoc

C'est une question qui n'est pas tellement simple et y répondre en quelques minutes risque d'aboutir à des incompréhensions. J'ai en effet insisté sur le fait que l'on ne pouvait pas faire l'impasse sur la figure du Nazaréen, lorsqu'on pensait que l'Eucharistie était mémoire, et j'ai très rapidement indiqué une certaine manière de faire l'impasse sur la figure du Nazaréen : c'était d'oublier que les synoptiques, comme l'Évangile de Jean, ne nous parlent pas de n'importe quelle mort de Jésus, mais d'une vie qui a conduit à un procès et à la condamnation à mort de Jésus. C'est le récit même de la Passion qui d'une certaine façon est rappelée dans la profession de foi chrétienne en disant qu'il est mort sous Ponce Pilate. Donc quand j'ai fait la distinction entre une mort en soi, qui appartient à la condition humaine comme telle, et la mort de Jésus, singulière, que j'ai qualifiée de prophétique, j'ai voulu dire par là que l'on n'aboutissait pas à un même type de réflexion si on prenait en compte cette mort singulière de Jésus en fonction même de ce qu'il fut et de la condamnation qu'il a endurée, et une mort en soi qui appartiendrait simplement à la finitude humaine.

Cette prise en compte que j'ai faite relève d'un déplacement des différentes christologies qui s'est produit depuis un certain temps : les théologies de l'incarnation/rédemption étaient des théologies sur la nature humaine ou la condition humaine de Jésus, indépendamment de ce qu'il fut singulièrement et donc c'est un mode de précaution assez intéressant qui assure une condition, qui est la condition en général de l'être humain en tant que fini, et cette condition finie, on pouvait l'envisager dans son rapport à Dieu, mais à la rigueur indépendamment de ce qu'avait été le Nazaréen. Ce déplacement d'une position de nature vers une position historique est un déplacement tout à fait significatif, parce qu'il a des significations stratégiques dans l'Église. C'est pourquoi je répondrai tout de suite au

P. Liégé : si j'ai choisi deux extrêmes, ce n'est pas simplement pour faire une sorte de dilemme, c'est parce que, ayant à poser des questions à partir de la christologie vis-à-vis de la pratique eucharistique, j'ai essayé de voir comment, à partir de deux extrémités de la christologie, la perception de l'Eucharistie se faisait différemment. Voilà donc le point de départ que j'ai pris : un point de départ stratégique en fonction de l'objet qui était traité.

Une deuxième chose qui intervient ici dans la relation au Jésus historique, c'est que, en christologie, la question du Jésus historique est une question fondamentale. Fondamentale, d'abord pour l'exégèse du 19^e siècle, et non seulement pour des raisons scientifiques, mais pour des raisons qu'on pourrait appeler politiques ; il faut dire qu'au 19^e siècle, dans le monde protestant de la théologie allemande et quelquefois dans les marges du catholicisme français, le retour à l'Écriture et l'exégèse de type scientifique a été une prise de liberté.

Je crois qu'il y a là quelque chose de très important et ce n'est pas pour rien que j'ai fait allusion aux théologies de la libération, car ces théologies ne sont pas bâties sur n'importe quel type d'exégèse. D'une certaine manière, elles ont été enfantées par la situation d'oppression qui est celle des populations d'Amérique du Sud, mais aussi par les recherches exégétiques qui se sont produites en Europe. C'est le lien entre ce type de recherches en Europe et la situation dramatique en Amérique latine, qui a permis à ces théologiens de découvrir dans la figure du Nazaréen une possibilité de faire de leur Église non plus une caution, une sorte de système de chrétienté qui justifie toute sorte d'exploitations ; mais une Église qui se met à distance critique et quelquefois polémique et même combattante à l'égard de cette caution de chrétienté donnée par ailleurs. Ainsi on voit très bien dans la théologie de Sobrino que la christologie qu'il a bâtie est une opération stratégique ; cela ne veut pas dire qu'elle est fautive, mais que, dans cette situation, on ne peut pas faire n'importe quelle christologie si on veut être aussi participant des combats à l'intérieur de l'Église.

Voilà donc les raisons un peu externes qui amènent à poser cette question de la figure du Nazaréen. Il reste — et c'est une

autre question, fondamentale, posée par A. Delzant — il reste les procédures pour atteindre la figure du Nazaréen : ce sont des procédures difficiles, mais il ne faut quand même pas les exagérer. D'abord il faut reconnaître que l'exégèse n'est pas née d'hier : il y a eu depuis 150 ans un effort considérable du point de vue historique avec des aléas qui sont allés jusqu'au scepticisme le plus radical à l'égard de l'atteinte de la figure du Nazaréen comme figure historique jusqu'à aujourd'hui une nouvelle perspective qui n'a plus du tout les excès de Bultmann ni les excès de ce que pouvait être un historicisme trop positiviste, mais qui montre que le témoignage porté sur Jésus, par les synoptiques notamment, manifeste bien la dynamique fondamentale de ce qu'a été son action au sein de la religion juive.

Je crois qu'il est difficile de ne pas tenir compte de cette dynamique fondamentale, si on prend le témoignage global des synoptiques. Celui que confesse l'Église sur la base de la profession de foi des Apôtres, profession de foi pascale, c'est bien cette figure, ce n'est pas n'importe qui qui a été signifié comme Seigneur, comme messie et comme Fils. C'est pourquoi il y a un témoignage scripturaire, c'est pourquoi finalement les communautés premières du christianisme ont été obligées de mettre leurs souvenirs par écrit. Si on fait abstraction de cette figure, c'est la communauté chrétienne qui définit celui en qui elle croit. C'est pourquoi j'ai posé la question : « De qui faisons-nous mémoire ? » Nous n'avons pas que des rites, nous avons une Écriture. Il est très important de voir qu'au cours de l'histoire, c'est toujours à partir du retour de cette Écriture que se sont faits les réformes et les réveils, et non pas à partir des rites. Il y a une sorte de mise à distance extrêmement importante, que toute liturgie chrétienne est obligée d'accepter.

Je vais terminer par une comparaison. J'ai assisté au Japon à des cérémonies de la religion shintoïste. La religion shintoïste n'est qu'une pure pratique ; elle n'a ni théologie, ni Écriture, chacun peut lui donner le sens qu'il veut, c'est l'indétermination complète. Je crois que ceci n'est pas possible dans le christianisme à cause même de cette dualité. Le rite me paraît, d'une certaine façon, non pas secondaire mais second, et c'est à partir de la mémoire de celui qui a été le Nazaréen et que

nous appelons Christ que, finalement, sans cesse dans l'histoire de l'Église, la vie s'est renouvelée.

P. Liégé

Je ne suis qu'à moitié satisfait de ce que vient de dire le P. Duquoc, parce que je me sens à nouveau enfermé dans : ou bien l'interprétation de la mort de Christ, qui est une interprétation de nature, ou bien dans une interprétation de la mort du Christ qui est une interprétation qui me paraît purement exégético-historique : le Nazaréen, et je me demande s'il n'y aurait pas une autre voie, qui ne serait pas une troisième, celle de la mort du Christ comme Serviteur parfait, c'est-à-dire la mort du Christ, pas seulement le Nazaréen atteint pas des témoignages historico-exégétiques, mais la mort du Serviteur parfait dans l'interprétation de la foi pascale de l'Église ; je dis cela sans me faire d'illusion sur les difficultés qu'il y a à toucher l'interprétation croyante incluse dans la foi pascale de l'Église, mais je sens que, si l'interprétation de la foi pascale de l'Église a de la consistance, elle ne peut pas se réduire à être simplement la compréhension de la mort du Nazaréen par l'exégèse et l'histoire. Bien sûr, elle ne se réduit pas à être une interprétation de nature ; alors, comme vous avez de nouveau fait le balancement entre les deux en choisissant plutôt la mort du Nazaréen, moi, j'aimerais bien aller du côté de l'interprétation qui me paraît incluse pleinement dans l'Eucharistie, de la mort du Serviteur parfait, interprétée dans la foi de l'Église.

C. Duquoc

Je ne vois pas en quoi parler de la figure du Nazaréen s'oppose à l'interprétation en profondeur qui peut être l'interprétation, par exemple, du texte d'Isaïe à cet événement de sa mort. Ce que je récusé, c'est d'envisager la mort de Jésus indépendamment de ce qu'il a été et indépendamment de la façon dont il a été conduit à un procès, mais en disant cela, je ne récusé pas du tout l'interprétation qui peut être faite du Serviteur. Si j'ai insisté sur ce point, c'est en fonction de la

question. Si l'on prend la figure du Serviteur, il faut aussi ne pas oublier que ce Serviteur n'est pas un serviteur en soi, mais a été tel Serviteur.

A. Delzant

Je suis bien d'accord avec Ch. Duquoc : le retour à Jésus a toujours été en rapport avec le renouvellement de l'Église, le renouvellement de la foi des chrétiens, mais je m'interroge sur ce retour. Si nous sommes en désaccord sur la manière de nous référer à Jésus, il y a, avant cela, et plus profondément, un accord, ce que j'ai appelé une reconnaissance symbolique.

J'exprimerais mon observation d'une autre façon, en disant : je ne suis pas devenu chrétien, je ne me convertis pas à Jésus Christ sur le seul travail des historiens. On se convertit à Jésus Christ sur le témoignage des chrétiens.

J.-Y. Hameline

La personne et l'action de Jésus semblent bien présenter les traits de la « prophétie exemplaire », au sens où Max Weber l'entend, c'est-à-dire la référence au Prophète en tant qu'il propose un modèle suprême de vie et de conduite. Ce trait ne vous paraît pas déterminant. Mais le choix et l'emploi que vous faites de l'expression « Jésus le Nazaréen » (qui est elle-même un travail assez parlant sur le texte biblique) n'est-il pas en fait le choix d'un certain type d'identification, avec la constitution d'un idéal du moi, à l'échelle du groupe religieux ? Identification ni meilleure ni moins bonne que les autres, mais tout de même bien spécifique.

C. Duquoc

Il y a bien un jeu d'identification qui se fait à travers même l'institution ecclésiale, puisqu'elle se réfère à ce Jésus. Mais ce qui est présenté dans le texte scripturaire, c'est une confession de foi de la communauté primitive, une confession de foi qui

ne renvoie pas à n'importe quoi, qui n'est pas purement et simplement l'expression de notre propre situation en tant que rapport à Dieu.

Je pense à une déclaration de Bruno Bauer au 19^e siècle. Il disait qu'il confessait intégralement le Credo des Apôtres, sauf un mot : « Il est mort sous Ponce Pilate ». « Parce que, disait-il, je peux faire toute une anthropologie de type symbolique à partir de ce Credo, mais si je maintiens : « Il est mort sous Ponce Pilate », ce n'est plus possible ».